



Et montrant son sau-j-conaùil à la sentinelle

(Page 2164)

C. L

LIVRAISON 277

CHAPITRE CCCXVII

L'ESTIME PERDUE.

Après que la crise aigue fut passée, Louise Henry était rentrée en convalescence et elle était en bonne voie de guérison complète.

Son mari n'était plus revenu la voir mais il lui envoyait tous les jours des fleurs et se faisait donner de ses nouvelles par l'infirmière qui la soignait. Il ne se présentait plus devant elle, prétendant être tellement occupé qu'il n'avait plus un seul instant de liberté. Il ne venait plus à la clinique qu'assez tard dans la soirée, après que sa femme était déjà endormie.

La malheureuse jeune femme était fort inquiète, et cette étrange façon d'agir de la part de son époux faisait naître dans son esprit toute espèce de doutes angoissants.

Un jour elle demanda à l'infirmière de lui apporter des journaux et elle se mit à les feuilleter attentivement. On y parlait beaucoup du procès Esterhazy, mais l'on ne disait rien au sujet des aveux que son mari lui avait promis de faire, le jour où elle l'avait vu pour la dernière fois.

Pourtant, un fait de cette importance aurait dû, en toute logique, faire l'objet de nombreux et abondants commentaires dans les rubriques de la chronique judi-

ciaire où figuraient plusieurs articles au sujet de l'affaire Dreyfus et de tout ce qui s'y rapportait, de près ou de loin.

Il était donc impossible que Robert ait tenu sa promesse !

Dans l'opinion de Louise, cela était une preuve certaine de ce qu'il ne l'aimait pas autant qu'il le prétendait.

Depuis son enfance, elle avait toujours éprouvé une invincible répugnance pour le mensonge et l'hypocrisie sous toutes ses formes. Rien au monde ne lui paraissait plus hideux ni plus méprisable !

Pour le reste, elle était pleine d'indulgence et pardonnait volontiers toute espèce de faute, pourvu que le coupable semontre repentant et affirme son désir de réparer de son mieux le mal qui avait été fait.

Comment allait-elle continuer d'aimer son mari et de le respecter s'il s'était vraiment comporté plusieurs fois de suite comme un malhonnête homme ?

Non ! L'amour ne pouvait certainement pas exister sans une estime réciproque !

Néanmoins, la malheureuse attendait encore que le colonel vienne la voir, espérant qu'elle pourrait encore le persuader de faire loyalement son devoir. Mais les jours s'écoulaient les uns après les autres et l'officier ne se montrait toujours pas !

Quelque fois, elle lui téléphonait à son bureau, mais il lui répondait toujours de la même façon, disant qu'il était surchargé de besogne ce jour là et qu'il ne disposait pas d'une seule minute de liberté, mais qu'il ferait de son mieux pour venir à la clinique le lendemain ou le jour suivant.

Cependant, ni le lendemain ni les jours suivants, elle ne le voyait apparaître et son chagrin s'en augmentait de plus en plus.



Malgré la tristesse qui l'accablait, la malade reprenait graduellement ses forces. Elle n'était plus obligée de rester continuellement au lit et elle passait une grande partie de son temps à se promener dans les corridors et les galeries de la clinique ; ou bien elle demeurait longuement assise près d'une fenêtre, contemplant avec mélancolie le ciel gris et plombé, car le temps persistait à rarter désespérément maussade.

Comment aurait-elle pu encore continuer de vivre auprès de Robert ? Ne serait-il pas préférable qu'elle se sépare pour toujours de l'homme qu'elle avait tant aimé et qui s'était rendu indigne de son estime.

Tandis qu'elle se trouvait absorbée dans ses tristes méditations, le directeur de la clinique entra dans sa chambre et en quelques paroles aimables, il la félicita de l'amélioration sensible qui s'était produite dans son état de santé au cours des dernières semaines.

— Je vous conseillerais de vous rendre à la campagne pour quelque temps, conclut-il. De cette façon, grâce au changement d'environnement et à l'air plus pur, vous pourrez vous rétablir beaucoup plus vite... Si vous voulez, vous pourrez sortir de la clinique dès demain. Désirez-vous que je demande au colonel Henry de venir vous chercher ?

Les paroles du médecin firent une profonde impression sur la jeune femme. En la circonstance, elles prenaient pour elle la valeur d'un conseil infiniment précieux qu'il n'aurait pu se l'imaginer lui-même.

Oui ! Il avait raison ! Il fallait qu'elle s'en aille, il fallait qu'elle s'éloigne de Paris !

Après avoir réfléchi un instant, elle répondit :

— Ne vous donnez pas la peine d'avertir mon mari, Monsieur le docteur... Je préfère lui faire une surprise...

— Comme vous voudrez, Madame.

— Et puis, ajouta-t-elle, — mon mari est très occupé... Il m'a encore téléphoné aujourd'hui pour me dire qu'il n'avait pas un instant de libre...

— Cela ne m'étonne pas répondit le directeur de la clinique. Ils doivent avoir énormément de travail à l'Etat-Major en ce moment à cause du procès du colonel Esterhazy et celui que l'on est sur le point d'intenter au lieutenant-colonel Picquart ! Dieu sait comment ces affaires sont terriblement compliquées ! On dit que plusieurs autres officiers supérieurs vont être impliqués dans le scandale...

Louise serra les lèvres, s'efforçant de réprimer un gémissement d'angoisse.

Elle souffrait indiciblement !

Qu'aurait-elle pu répondre à ce que le médecin venait de lui dire ? Comment aurait-elle pu soutenir une conversation sur un pareil sujet ?

S'apercevant de ce que la convalescente n'avait pas grande envie de parler, le médecin prit congé d'elle et sortit de la pièce.

Demeurée seule, la jeune femme prit une feuille de papier et se mit à écrire ce qui suit :

Mon cher Robert,

D'après ce que j'ai lu dans les journaux, j'ai pu me rendre compte de ce que tu n'avais point tenu ta promesse pour tant formelle, que tu m'avais faite l'autre jour ; ceci est la preuve de ce que tu ne m'aimes pas autant que tu le dis et que je l'avais cru moi-même jusqu'à présent. Cette triste constatation m'oblige à me séparer de toi et il sera préférable que

nous ne nous révoquions plus. Du reste, je pense bien que tu as du te convaincre toi même de cette nécessité, puisque tu n'as pas réussi, depuis ce jour là, à trouver un peu de temps pour venir me voir.

Comme je t'ai aimé plus que tout au monde, cette affreuse déception me déchire le cœur d'une manière inimaginable. J'ai décidé de quitter Paris et de me retirer dans ma villa à la campagne.

Si tu trouves un jour le courage de faire ton devoir en avouant la faute que tu as commise, si tu me donnes cette tardive preuve d'affection, je reviendrai auprès de toi et tout sera oublié ; mais jusqu'alors, je ne désire plus te voir.

Louise.



Depuis quelques jours, le colonel Henry vivait comme un rêve, ou, pour mieux dire, comme dans un horrible cauchemar. Il n'avait plus un instant de tranquillité. Chaque matin, dès qu'il s'éveillait, il se mettait à trembler à l'idée de ce que la journée qui commençait pouvait lui apporter.

Il se sentait en périlleux et précaire équilibre sur le bord d'un abîme sans fond où il pouvait choir d'un moment à l'autre. Esterhazy avait été acquitté, mais l'affaire Dreyfus était encore bien loin d'être terminée. Maintenant que l'on allait commencer le procès contre le lieutenant-colonel Picquart, Henry avait lieu de craindre plus que jamais que l'on découvre le faux qu'il avait commis.

C'était une véritable épée de Damoclès suspendue

sur sa tête !

Et Zola ?

Lui aussi allait probablement être poursuivi... Et quelles révélations ne serait-il point amené à faire pour se défendre ?

Le misérable se sentait presque sur le point de perdre la raison tellement son angoisse était grande. Que pouvait-il faire ? Comment se soustraire au péril qui le menaçait de toute part ?

Fuir ? Quitter Paris ? S'en aller à l'étranger ? Oui, peut être... Cela apparaissait comme étant le seul moyen encore possible de se mettre à l'abri d'une catastrophe imminente !

Combien de fois cette idée ne lui était-elle pas venue à l'esprit ? Combien d'heures n'avait-il pas déjà passé à consulter des indicateurs de chemin de fer, tout en échaudant mentalement les projets les plus divers et les plus impraticables !

Mais quand il se remettait à penser à sa femme, il sentait son cœur se serrer d'une angoisse indicible.

Comment aurait-il pu vivre sans elle ?

Ses nuits étaient empoisonnées par de terribles insomnies et, durant la journée, il lui arrivait souvent de se rendre jusque dans le voisinage de la clinique, afin de se sentir près de sa chère Louise mais il n'osait point se présenter devant elle, de crainte des reproches qu'elle n'aurait certainement point manqué de lui adresser.

Mais ce jour là, finalement, il ne put plus y résister.

Il voulait la revoir à tout prix !... Mieux valait encore avoir à supporter ses reproches que subir la torture de rester plus longtemps éloigné d'elle !

Le colonel Henry était en train de déjeuner quand le colonel vint lui apporter une lettre. Jetant un coup d'œil sur la suscription, il reconnut tout de suite l'écriture de sa femme.

Aussitôt, il pâlit et, tandis qu'il ouvrait l'enveloppe ses doigts étaient agités d'un tremblement convulsif.

Quand il eut pris connaissance du contenu de la lettre, il demeura un moment immobile, comme pétrifié, le regard fixé dans le vide.

Était-ce possible ? Louise était partie ? Elle s'éloignait de lui ?

Un gémissement de douleur s'échappa des lèvres du misérable.

— Non... murmura-t-il. Je ne peux pas... je ne pourrais jamais supporter cette séparation !

Et, se levant, il se mit à marcher à travers la pièce, les bras croisés sur la poitrine.

Qu'allait-il faire ? La suivre ? Aller la rejoindre à sa villa ? La supplier de revenir à Paris et de rester avec lui afin qu'il puisse trouver le courage d'avouer sa faute ?

Après quelques minutes, il reprit la lettre et se mit à la relire encore une fois.

Puis il réfléchit encore assez longuement et, finalement, il prit une décision : il allait demander une permission et partir tout de suite pour Tergnier où se trouvait la villa de Louise.

Une heure plus tard, il se présentait dans le cabinet de travail du général Pellieux.

— Veuillez m'excuser si je me suis permis de vous déranger, mon général, commença-t-il avec un air quelque peu embarrassé.

— Que désirez-vous colonel ?

— J'aurais besoin d'une courte permission...

— Impossible ! Je regrette, mais, en ce moment, je ne peux accorder aucune permission aux officiers de l'E-

tat-Major...

— Mais, mon général... ma femme est convalescente à la suite d'une longue maladie et elle a besoin d'aller en villégiature... Il s'agit d'un motif grave et...

— Je vous répète que c'est impossible, colonel ! s'exclama le général Pellieux sur un ton d'impatience. A quoi bon insister ?

— Je vous en prie, mon général ! Veuillez considérer que...

— Non, colonel En un moment comme celui-ci, nous avons besoin de tous les officiers et je ne pourrais pas vous accorder de permission même pour un motif beaucoup plus grave encore que celui que vous venez d'invoquer...

Et le général se pencha de nouveau sur les papiers qui se trouvaient étalés devant lui sur la table, afin de faire comprendre à l'officier qu'il ne désirait pas prolonger d'avantage la conversation.

Le colonel se retira, se dirigea vers son bureau et prit place devant sa table de travail.

Mais, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à concentrer son esprit sur sa besogne. Il ne pouvait détacher ses pensées de sa chère Louise ne fut-ce que pour un seul instant.

Cette séparation allait selon toute vraisemblance, creuser un abîme infranchissable entre sa femme et lui. Maintenant, son bonheur allait être détruit à jamais !

Mille pensées contradictoires se bousculaient dans son esprit.

Après de longues réflexions, il se décida à écrire une longue lettre à Louise pour lui avouer son état d'âme lui révéler ses pensées et la mettre au courant de ses projets. Il voulait aussi la conjurer de revenir à Paris, d'essayer de le comprendre et de lui pardonner.

Il sentait bien qu'il ne pourrait jamais trouver le

courage d'avouer sa faute si sa femme n'était pas auprès de lui pour le soutenir moralement.

Mais quand il eut fini d'écrire, une infinité de doutes surgit dans son esprit.

Si Louise ne s'était pas rendue dans sa villa de Tergnier ? Si elle était partie pour une autre destination ? Et si sa lettre tombait dans des mains étrangères ?

Non... Il ne devait pas commettre une telle imprudence.

Il réfléchit encore un moment, puis il déchira sa lettre en petit morceaux qu'il jeta dans la cheminée.

CHAPITRE CCCXVIII

L'ACCUSATION..

Comme il s'y était attendu depuis quelques jours, Emile Zola reçut un matin une convocation pour se rendre au Palais de Justice où il était appelé à comparaître sous l'accusation d'avoir outragé la dignité et l'honneur de l'armée.

Après avoir pris connaissance de cette convocation, l'écrivain déposa la feuille sur la table et se mit à rire.

— Pourquoi ris-tu ? De quoi s'agit-il ? lui demanda sa femme .

— Lis toi-même , répondit le romancier en lui tendant la feuille.

Madame Zola se mit à lire et une pâleur intense apparut tout de suite sur son visage.

— Comment vas-tu faire, Emile ? murmura-t-elle

sur un ton angoissé. Ceci me paraît grave, très grave ! Je n'aurais jamais cru que les choses en arriveraient à ce point là !

— Tranquillise-toi, ma chère amie ! Je suis convaincu de ce que ce procès me donnera une excellente occasion de mettre en lumière l'innocence de Dreyfus.

— Et si l'on te mettait, au contraire, dans l'impossibilité de continuer la lutte ?

— Je ne crois pas... Ou du moins, ils auraient bien du mal à réussir ! répondit l'écrivain en se redressant avec une orgueilleuse fierté.

Et il se leva résolument, se dirigeant vers l'anti-chambre.

— Tu t'en vas, Emile ? lui demanda son épouse, d'une voix tremblante d'inquiétude.

— Oui... Il faut que je me rende tout de suite chez Sheurer-Kerstner et ensuite chez Maître Laborie.

— Sois prudent, Emile ! Si quelque chose devait arriver, j'en mourrais de chagrin.

— Ne crains rien ! Au revoir !



Lucie Dreyfus ne trouvait plus un instant de paix.

L'idée de suivre l'exemple de Leni Roeder et de partir pour la Guyane s'était si fortement implantée dans son esprit que cela était venu une véritable torture. La malheureuse comprenait que si elle ne suivait pas l'impulsion de son cœur, elle serait en danger de devenir folle.

Finalement, un jour, sans rien avoir dit à Mathieu qui s'était rendu à Strasbourg pour ses affaires, elle s'en fut prendre congé de son père et de sa mère, leur recommanda ses enfants, puis elle prit le train pour Marseille.

Le lendemain, elle s'embarquait sur un navire en partance pour le Brésil.

Pendant la traversée elle fit de son mieux pour éviter d'entrer en contact avec les autres passagers. Néanmoins tout le monde savait que la femme du capitaine Dreyfus était à bord.

Elle prenait ses repas dans sa cabine et ce n'était que vers le soir qu'elle sortait pour faire une promenade sur le pont.

Au cours de l'une de ces promenades, un monsieur eut l'occasion de ramasser un mouchoir qu'elle venait de laisser tomber et il le lui tendit en s'inclinant cérémonieusement.

— Merci, Monsieur, murmura la jeune femme.

Et déjà elle se détournait pour reprendre sa promenade, mais le monsieur s'inclina de nouveau et reprit la parole.

— C'est bien à Madame Dreyfus que j'ai l'honneur de m'adresser, n'est-ce pas ? fit-il. Permettez-moi que je me présente, Madame... Je m'appelle Luis Vega de Morales... Je suis Mexicain...

Lucie aurait bien voulu se débarrasser de ce personnage, mais il paraissait décidé à entamer une conversation avec elle et, comme à bord d'un navire il est de règle de se montrer sociable vis-à-vis des compagnons de voyage, du moins s'ils sont des gens bien élevés, elle fut bien obligée de se résigner à causer un peu avec lui.

Le Mexicain se mit à lui parler de son mari, commençant par lui affirmer que dans son pays, presque tout le monde était convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus.

— Malheureusement, il n'en est pas de même en France ! soupira l'infortunée.

Son interlocuteur demeura un instant silencieux puis il dit tout-à-coup :

— Puis-je vous demander quel est le but de votre voyage, Madame ?

Lucie ne répondit pas.

Comprenant qu'elle se méfiait Luis de Vega reprit en souriant :

— Je suis gentilhomme, Madame... Je vous assure que je ne serais que trop heureux de pouvoir vous être utile.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur...

— Auriez-vous... quelque plan d'action ?

— Non... Mais, comme on m'a refusé l'autorisation de suivre mon mari en exil, je veux me rendre à la Guyane pour le revoir, ne serait-ce qu'une seule fois... Les nouvelles que j'ai reçues à son sujet ces temps derniers me font craindre qu'il ne pourra plus survivre bien longtemps à ses horribles souffrances...

L'étranger hocha la tête et remarqua avec un air affligé :

— J'admire votre courage, Madame mais je crains fort que ce que vous allez tenter là ne soit pas sans danger...

— Je m'en rends parfaitement compte, répondit la jeune femme. Mais je n'ai pas peur... J'irai voir le directeur de l'Administration Pénitentiaire et je tâcherai de l'émouvoir afin qu'il m'accorde la permission de voir mon mari...

— Je vous souhaite de réussir, Madame... Je comprends parfaitement votre état d'âme... Il est certain que votre devoir est de faire tout votre possible pour alléger les souffrances de votre mari...

— Je tenterai même l'impossible s'il le faut ! affirma Lucie avec un accent d'inébranlable résolution.

— Si vous croyez que mon concours pourrait vous être utile en quoi que ce soit, disposez de moi comme vous l'entendrez, dit le Mexicain.

— Merci, Monsieur... Nous nous reverrons sans doute encore...

Ce disant Madame Dreyfus tendit la main à son interlocuteur pour prendre congé de lui.

—J'espère que vous voudrez bien m'accorder votre confiance, Madame ! Je ne serais que trop heureux de pouvoir vous rendre service ! dit Luis de Morales en s'inclinant profondément.

CHAPITRE CCCXIX

UN FAUX AMI.

Quand Dubois rentra dans la salle de jeu avec le jeune Groot, une grande animation régnait encore autour des tables aux tapis verts, malgré l'heure tardive.

Le jeune homme prit place à l'une des tables, tandis que Dubois restait debout derrière lui.

Pour commencer, Groot se borna à jouer des petites mises en suivant les conseils de l'espion.

— Jouez sur la rouge ! lui disait Dubois. Et la rouge gagnait.

— Jouez sur l'impair et sur la noire...

L'impair et la noire gagnaient comme par miracle.

— Jouez le numéro douze, pair et passe, conseillait l'aventurier.

— Douze, pair et passe ! annonçait le croupier quelques instants plus tard.

Et Groot gagnait toujours, avec une veine qui semblait avoir quelque chose de diabolique.

Enfin, Dubois lui fit faire des mises « à cheval » et sur les carrés, toujours avec la même chance invraisemblable.

A un certain moment, il lui dit tout-à-coup :

— Mettez tout sur le zéro !

D'une main tremblante, Groot rassembla tous les jetons, accumulés devant lui et au grand étonnement de toute l'assistance, il suivit le conseil de son sauveur.

Et le zéro sortit !

Un murmure de stupéfaction s'éleva.

Fou de joie, Groot aurait voulu cesser de jouer après ce coup merveilleux. Mais Dubois insista pour qu'il mise encore une fois sur le zéro.

Groot obéit à contre-cœur, persuadé de ce qu'il allait perdre. Mais le zéro sortit encore une fois !

Enthousiasmé, Groot continua de jouer jusqu'à deux heures du matin, sans cesser de suivre les précieux conseils de son mentor. Après quoi, les deux hommes firent une pause pour aller se restaurer dans une autre salle.

Une heure plus tard, ils revinrent de nouveau dans la salle de jeu. Mais cette fois, les choses se passèrent tout autrement !

En moins de vingt minutes, ils perdirent tout ce qu'ils avaient gagné avant de souper !

Le jeune Groot était désespéré, mais Dubois demeurait impassible. Tirant son portefeuille de sa poche d'un geste indifférent, il prêta encore trois mille marks au fils du riche négociant.

Groot se remit à jouer, et il eut tôt fait de perdre la somme que l'espion venait de lui remettre.

— Veuillez me prêter encore mille marks ! fit-il en se retournant vers son nouvel ami.

— Non ! répondit sèchement l'aventurier. Ce serait une folie ! Venez... Nous reviendrons demain...

— Mais... Où voulez-vous que j'aille ?



— Regardez, Monsieur Wells, s'exclama-t-elle avec
un accent d'indicible angoisse... (Page 2180)

— Chez vous...

— Chez moi ? se récria le jeune homme. Mais vous êtes fou ! Comment voulez-vous que ie me présente encore devant mon père ?

— Vous avez peur ?

— Non, mais j'ai honte !

— Est-ce que votre père est très sévère ? demanda l'aventurier en allumant une cigarette.

— Il a été très indulgent avec moi, mais maintenant je suis sûr qu'il ne me pardonnera plus !

— Est-ce que votre père est très sévère, demanda

— Oui... Mais, dans deux jours, il doit partir pour la Hollande où nous avons un château.

— Si je vous accompagnais chez vous et que je parle à votre père pour plaider votre cause, ne croyez-vous pas qu'il se laisserait convaincre ?

— Vous voudriez bien faire cela pour moi ? fit le jeune homme en le regardant avec un air étonné.

— Très volontiers... Allons, venez ! Je vais vous accompagner...

— Je vous remercie infiniment et, si vous parvenez réellement à persuader mon père de me pardonner je vous en serais reconnaissant toute ma vie.



Quand Dubois et le jeune homme arrivèrent à la maison du père de ce dernier, ils apprirent que le négociant était parti pour Amsterdam dans la soirée.

— Bien, dit tranquillement l'aventurier. Partons nous aussi et allons le rejoindre là-bas.

Et ils prirent le premier train du matin en direction de la Hollande.

Mais à peine étaient-ils arrivés à Amsterdam qu'ils eurent, en sortant de la gare, une surprise qui vint modifier les plans de l'espion.

Au moment où ils allaient monter en voiture, une dame accourut soudain à la rencontre du jeune Groot en s'exclamant sur un ton joyeux :

— Quelle bonne surprise, Claus ? Est-ce que tu es ici pour longtemps ?

— Je suis venu dans l'intention de rejoindre mon père qui doit se trouver à Amsterdam répondit le jeune homme.

— Non intervint une jeune fille qui était avec la dame et qui s'était approchée également, — ton père est parti pour Harlem...

Groot eut un geste de contrariété.

— Combien de temps doit-il demeurer absent ? demanda-t-il.

— Deux ou trois jours...

— C'est bien ennuyeux, parce que je voulais lui parler au sujet de choses assez urgentes... Enfin, tant pis j'irai me loger dans un hôtel en l'attendant...

Mais Madame Henriette Heyrendich et sa fille protestèrent énergiquement, insistant pour que le jeune homme vienne se loger dans leur villa.

— Je regrette ! répondit Claus, — mais je ne peux pas quitter mon ami, le comte Luzzato...

Ce disant, il désigna l'espion qui s'inclina cérémonieusement.

— Eh bien, dit aimablement Madame Heydenrich, — c'est bien simple ! Monsieur le comte n'a qu'à venir chez nous lui aussi !

Claus hésita encore, mais l'aventurier, qui était fort heureux de cette invitation, lui adressa un signe discret pour lui faire comprendre qu'il devait accepter.

Tous quatre montèrent en voiture ensemble et, une

de mi-heure plus tard, ils arrivèrent à la villa où demeurait la famille Heydenrich.



Durant le trajet, la conversation avait roulé sur des sujets insignifiants.

Quand Dubois et Groot se trouvèrent seuls dans la belle chambre que l'on avait préparée pour eux, l'aventurier s'exclama sur un ton malicieux :

— Il me semble bien que la petite Heydenrich est amoureuse de vous, n'est-ce pas ? J'ai remarqué qu'elle vous regardait avec une visible sympathie !

— Peut-être, répondit Claus, — et elle ne me déplaît pas non plus... Mais je ne suis pas digne de son amour !

— Pourquoi ? demanda l'espion en riant. Parce que vous avez perdu de l'argent au jeu ?

— Non... Ceci n'est pas la raison...

— Alors, quoi ?

— Vous ne savez pas encore que j'ai eu une bien triste histoire d'amour, mon cher comte !

— Avec Mademoiselle Heydenrich ?

— Bien sûr que non ! Quelle idée ! Comment aurais-je pu avoir une aventure avec Juliana ?

— Mon expérience m'a démontré que toutes les femmes sont les mêmes, dit l'aventurier sur un ton sentencieux.

— Je ne suis pas de cet avis... Mademoiselle Heydenrich est pure et innocente comme un ange et je vous répète que je ne mérite pas son amour... J'ai eu des aventures indignes d'un honnête homme !

— Je crois que vous voulez vous rendre pire que vous n'êtes en réalité, mon cher Groot...

— Hélas, non ! J'ai été follement amoureux d'une femme et je croyais qu'elle était la seule femme au monde que je pourrais jamais aimer... Malheureusement, elle n'était qu'une aventurière... Quand je l'ai connue, elle était danseuse dans un théâtre de Berlin...

Dubois l'interrompit d'un sonore éclat de rire.

— Vous êtes bien ingénu, mon pauvre garçon ! s'écria-t-il. Mais cela n'est pas étonnant, après tout car vous êtes encore bien jeune... Cette personne vous avait sans doute juré que vous étiez son seul amant et qu'elle vous serait fidèle jusqu'à la mort, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Et naturellement, vous avez cru ce qu'elle vous disait ?

— Evidemment ! Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ?

— Parce qu'il est tout à fait exceptionnel, pour ne pas dire inouï, qu'une danseuse demeure toute sa vie fidèle à un seul homme...

— Cela est vrai, mais je ne m'en suis rendu compte que trop tard, répondit le jeune homme en laissant échapper un profond soupir.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

— Ne parlons plus de tout cela, mon cher comte...

— Comme vous voudrez...

Les deux hommes allumèrent des cigarettes et se dirigèrent vers le balcon pour admirer le joli panorama qui se déroulait sous les fenêtres de la villa.

— Amsterdam est une ville fort intéressante, remarqua l'aventurier.

— Vous aimez la Hollande ?

— Oui... C'est un des pays que je préfère en Europe.

— Vous avez déjà beaucoup voyagé, n'est-ce pas ?

— Oui... Voyager a toujours été ma distraction favorite...

— Vous vivez seul ? Vous n'avez pas de famille ?

— Je n'ai plus que quelques parents éloignés avec lesquels je ne suis d'ailleurs plus en relations... Mais je ne suis plus très jeune et je vous avouerai que la solitude commence à me peser... Je ne vous conseillerais pas d'imiter mon exemple...

— Je crois que vous avez raison...

Les deux hommes demeurèrent quelques instants silencieux regardant le beau spectacle du soleil couchant sur le Zuiderzee.

Puis Dubois appuya familièrement la main sur l'épaule de son compagnon et lui dit sur un ton confidentiel :

— Dites-moi la vérité, Groot... Vous aimez Mademoiselle Heydenrich, n'est-ce pas ?

— Taisez-vous, comte... Je ne veux pas parler de cette jeune fille...

— Pourquoi ?

— Parce que, depuis que nous sommes enfants, nos familles se sont mises d'accord pour nous marier, comprenez-vous ? On voulait unir l'argent avec l'argent... Et j'ai horreur de ce genre d'unions qui sont basées sur l'intérêt...

Dubois eut un sourire ironique.

— Un jour ou l'autre vous changerez d'opinion, murmura-t-il.

— Je ne le pense pas... Et je suis convaincu de ce que Juliana cesserait bientôt de m'aimer si mon père devait me déshériter...

— Il me semble que vous avez bien mauvaise opinion de votre fiancée !

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie ! Si vous voulez que nous restions amis, ne me parlez plus jamais de Juliana... Regardez ! On dirait que le soleil embrase les flots de la mer... C'est un spectacle que je ne me lasserais jamais de contempler...

CHAPITRE CCCXX

DANS LES MARECAGES.

Agissant avec les plus grandes précautions afin de ne point éveiller la méfiance du caporal Pignon qui l'accompagnait, le pseudo-professeur réussit à s'assurer de ce que Fritz Luders était bien parmi les condamnés qui travaillaient dans les marécages.

Un matin, feignant de poursuivre un papillon, il se dirigea vers un groupe de forçats qu'il avait aperçu de loin et qui était occupé à l'assèchement d'un marais.

Mais tout-à-coup, un gardien l'interpella d'une voix rude :

— Hé là-bas ! Que venez-vous faire par ici ?

— Ne le voyez-vous pas ? répondit Max avec le plus grand calme. J'essaie d'attraper ce papillon...

— C'est défendu de passer par ici sans une autorisation spéciale...

Le sourire aux lèvres, le pseudo-professeur tira de sa poche le permis qui lui avait été délivré et l'exhiba triomphalement. Mais l'homme reprit sur un ton rogue :

Ceci vous autorise à circuler dans la zone réservée, mais non pas à vous approcher des forçats, Monsieur !

— Mais, si un papillon que je poursuis se dirige

de ce côté, que voulez-vous que j'y fasse ?

Le gardien haussa les épaules avec indifférence.

— Je n'ai pas à entrer dans des considérations de ce genre, répliqua-t-il. Je suis ici pour veiller à ce que les règlements soient respectés et je n'ai pas à m'occuper des papillons.

— Vous craignez sans doute que j'attrappe un de vos forçats avec mon filet ? s'exclama l'Alsacien en riant.

Ce disant, il prit une pièce d'or dans sa poche et la mit discrètement dans la main de l'homme.

— Tenez reprit-il. Vous boirez à ma santé...

— Merci, répondit le gardien avec un vague sourire.

Max Erwig continua de lui parler sur un ton de plaianterie. Le gardien l'écoutait et le regardait avec curiosité, paraissant se dire que cet étrange bonhomme à l'air un peu ridicule ne devait pas être bien dangereux.

Tout en bavardant le jeune homme s'était assis sur l'herbe, les jambes croisées à la manière des tailleurs, et il se mit à regarder les forçats qui travaillaient au bord du marais.

— Comment pourrais-je reconnaître Luders ? se disait-il à part soi.

Il savait déjà que le fiancé de Leni Roeder se trouvait dans ce groupe, mais ne le connaissant pas, il aurait été bien en peine de le distinguer de ses compagnons d'infortune.

Il n'y avait qu'un seul moyen : tâcher d'interroger le gardien assez habilement pour l'amener à répondre et sans éveiller ses soupçons.

Après avoir réfléchi encore un instant, il se mit un gros cigare entre les lèvres et tira de sa poche un immense mouchoir de couleur avec lequel il se mit à essuyer la sueur qui perlait à son front.

Le gardien l'observait avec un sourire ironique.

— Quel espèce de crime ont commis ces gens ? in-

terrogea le pseudo-professeur avec une indifférence affectée.

— Un peu de tout ! répondit le gardien. Il y a parmi eux des voleurs, des assassins et des déserteurs...

— Des déserteurs ? répéta Max avec un air étonné. Mais pour être condamnés à une peine aussi dure, il faut qu'ils aient fait encore autre chose que de désertre, n'est-ce pas ? Sans doute se sont-ils rendus coupable de meurtre ou de quelque chose de ce genre lors de leur tentative de fuite ?

— En effet... Les déserteurs de la Légion sont presque toujours activement poursuivis peu de temps après leur fuite... Alors, quand ils se voient sur le point d'être pris, ils se défendent avec l'énergie du désespoir... Bien souvent, cela fait des morts et des blessés ! Ah ! Ces histoires-là sont bien tristes ! Pauvres diables ! Il y en a parmi eux qui ne sont pas réellement de mauvais garçons et qui sont plus à plaindre qu'à blâmer ! Qu'en dites-vous, Monsieur ? Si vous vous trouviez sur le point d'être arrêté dans des circonstances pareilles, est-ce que vous ne pensez pas que vous pourriez bien perdre votre sang-froid ? Un coup de feu est vite parti ! Et puis après il faut payer cela de toute une vie de souffrances. Ah oui c'est bien triste... Moi, je les plains, ces pauvres types !

Max Erwig était assez étonné d'entendre un garde-chiourme s'exprimer ainsi et manifester des sentiments d'humanité que l'on ne se serait sans doute pas attendu à trouver chez un homme exerçant une telle profession.

— C'est vrai, ce que vous dites, fit-il sur un ton distrait, comme si la chose n'avait pas comporté un bien grand intérêt pour lui.

Puis après avoir tiré quelques bouffées de son cigare, il reprit avec le même air nonchalant :

— Est-ce qu'il y en a, dans ce groupe-là, qui n'ont commis d'autre crime que de se défendre au moment où

on était sur le point de les rattraper ?

— Un seul, répondit le gardien. C'est un tout jeune homme qui a été condamné il y a quelques semaines seulement... Un Alsacien...

— Pauvre diable ? Lequel est-ce ?

— Celui-là, qui vient de ramasser sa pelle et qui se dirige vers le bord de l'eau.

Max Erwig regarda attentivement l'homme que le gardien lui désignait et qui devait certainement être Fritz Luders.

— A quelle peine a-t-il été condamné ?

— Il avait d'abord été condamné à mort, mais ensuite, la peine a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité... L'ordre de grâce est arrivé juste au moment où on allait le fusiller, de sorte que s'il tient à sa vie, il peut dire qu'il l'a échappé belle !

La chose ne pouvait plus faire aucun doute. Il s'agissait bien du fiancé de Leni, car ces détails correspondaient très exactement à son cas.

— Sont-ils autorisés à fumer ? demanda encore le jeune homme.

— Pas durant les heures de travail, mais ensuite, ils sont libres de fumer si cela leur plaît...

— Est-ce qu'ils ont du tabac ?

— Evidemment, et ils feraient n'importe quoi pour en avoir... Comme bien vous pensez, le Gouvernement ne leur en fournit pas !

— Pauvres bougres ! Quel supplice cela doit-être ! Si je le pouvais, j'offrirais bien un paquet de cigarettes à ce malheureux jeune homme que vous venez de me désigner...

— Eh bien, allez-y ! Pour une fois, je fermerai les yeux...

Max Erwig se leva et se dirigea vers Fritz Luders.

Quand il l'eut abordé, il lui mit un paquet de cigarettes dans la main en lui disant :

— Prenez, mon ami... Le gardien, qui est un brave homme m'a permis de vous l'offrir...

Etonné, Fritz Luders balbutia un remerciement, et il sentit aussitôt qu'il y avait un petit morceau de papier détaché sous le paquet de cigarettes. Comprenant que ce devait être un billet il s'empressa de faire disparaître le tout dans sa poche et, le cœur palpitant d'émotion, il se remit au travail.

Le petit papier que Max Erwig avait caché sous le paquet de cigarettes était effectivement un billet qu'il avait préparé à l'avance et sur lequel il avait écrit ces mots :

Vous allez être sauvé. Demain soir, au coucher au soleil, tâchez de vous éloigner un peu de vos compagnons.

Max Erwig était retourné auprès du gardien. Mais après avoir causé encore un moment avec lui, il le quitta et se dirigea vers l'endroit où il avait installé sa tente.

— J'ai déjà obtenu un beau résultat, se disait-il avec satisfaction. Mais maintenant, il va falloir que je trouve un moyen d'éloigner ce grand imbécile de caporal. Sa présence m'empêcherait de mettre mon projet à exécution... J'ai trouvé ! Je vais l'envoyer acheter des provisions et du vin.

— Quand il fut de retour à son petit campement, il dit au caporal :

— Nous avons encore ce qu'il faut pour deux ou trois repas, tout au plus... Demain soir, il faudra que vous alliez à Saint-Laurent pour acheter des vivres...

— Non, pas demain soir, répondit le militaire sur un ton étrange.

Max Erwig ne put s'empêcher de tressaillir.

Que signifiait ce refus ?

Cet homme soupçonnait-il quelque chose ?

Voulant savoir ce qui en était, il insista :

— J'ai aussi une lettre qu'il faudrait mettre à la poste... J'espère que vous ne refuserez pas de me rendre ce service, d'autant plus que l'on vous a donné l'ordre de vous tenir à ma disposition, comme vous me l'avez dit vous-même...

— Je ne refuse pas, mais il n'est pas indispensable que votre lettre soit mise à la poste demain pour la bonne raison que le bateau ne part que dans trois jours...

Max Erwig se mordit les lèvres et ne dit rien.



Le lendemain matin, Max Erwig s'en fut faire une promenade autour du marais, étudiant attentivement tous les détails du terrain.

Quand il revint, il montra au caporal Pignon un gros papillon qu'il avait attrappé et lui dit :

— Regardez quel magnifique exemplaire !

Mais l'autre éclata de rire et remarqua sur un ton ironique :

— A moi, il me semble que cela ne vaut pas la peine de venir jusqu'ici pour attrapper de ces bêtes-là ! On en trouve autant qu'on veut dans n'importe quel jardin de Saint-Laurent !

— Qu'est-ce que vous en savez ? s'exclama le pseudo-professeur avec un air de supériorité méprisante. Vous n'êtes pas capable de distinguer les espèces... Prêparez le thé...

Le caporal se mit en devoir d'allumer un réchaud à

alcool tout en murmurant quelques paroles inintelligibles.

Max Erwig s'empara d'une bouteille qui avait contenu du cognac et il remarqua avec un air déçu :

— Il n'y a plus rien là dedans !

— Ça, c'est ennuyeux ! répondit le caporal. Mais je peux faire remplir la bouteille à la cantine du camp de concentration... Il n'est pas nécessaire d'aller en ville pour cela...

— Faites comme vous l'entendrez...

Dès que le thé fut prêt, le caporal, qui n'aimait guère cette boisson, mais qui, par contre, appréciait fort le cognac, partit avec la bouteille pour aller la faire remplir à la cantine qui se trouvait à environ un kilomètre de là.

Quand il fut de retour Max Erwig prit deux verres les remplit de cognac jusqu'au bord et en offrit un à son encombrant compagnon.

— Buvez un peu, ça vous remontera le moral ! dit-il avec une feinte bonhomie.

— Merci...

Max Erwig l'observait avec attention, cherchant à lire ces pensées d'après l'expression de sa physionomie.

Soupçonnait-il quelque chose ou ne se doutait-il de rien ?

Voyant que le soldat buvait son cognac avec l'avidité d'un véritable alcoolique, l'Alsacien sentit un nouvel espoir lui surgir dans le cœur. N'y aurait-il pas un moyen de faire boire ce gêneur au point de lui faire perdre complètement la notion du réel ?

— Prenez en un autre verre ! lui dit-il avec un sourire engageant.

L'autre ne se fit pas prier. Il but un second verre de cognac, et même un troisième ! Puis encore un quatrième.

Son regard commençait à devenir trouble et il paraissait déjà avoir quelque difficulté à s'exprimer clairement.

— Ça ne va pas trop mal ! se dit Max en le regardant à la dérobée. S'il continue de boire ainsi ça va même aller tout à fait bien !

La nuit allait bientôt tomber. L'Alsacien but encore un peu de cognac lui aussi, à seule fin d'encourager le caporal à en prendre davantage.

Après qu'il en eut encore absorbé deux ou trois verres, l'ivrogne ne savait plus du tout ce qu'il disait et il se mit à raconter toute espèce de sottises histoires sans queue ni tête. Finalement, il s'assit dans un coin et se mit à bourrer sa pipe avec des gestes maladroits. Ils paraissait avoir beaucoup de peine à garder ses yeux ouverts.

Pourvu qu'il s'endorme ! pensa Max Erwig.

Et il s'assit également évitant de faire le moindre bruit afin de ne pas empêcher le caporal de sombrer peu à peu dans le sommeil.

Vingt minutes plus tard, l'ivrogne ronflait comme un loup !

Le pseudo-professeur se leva doucement et regarda sa montre. Il était six heures et demie.

Le crépuscule commençait à descendre. Dans une demi-heure, le marécage allait être plongé dans les ténèbres car, sous cette latitude, il n'y a presque pas de transition entre le jour et la nuit qui, de même que l'aube vient en toute saison à la même heure ou à peu près.

Heureusement, le campement des forçats n'était pas bien loin.

Le courageux jeune homme s'empressa de sortir de la tente et de se diriger à grands pas vers l'endroit où Fritz Luders devait l'attendre.

Moins de dix minutes après, il était arrivé à proximité de la clairière où les forçats étaient en train de prendre leur repas du soir.

CHAPITRE CCCXXI

UN PERE IMPLACABLE.

Le lendemain du jour où il était arrivé à Amsterdam avec le jeune Groot, Dubois partit seul pour Harlem où le père de son compagnon possédait une propriété. Le riche négociant se faisait un point d'honneur de posséder une résidence particulière dans toutes les villes où il avait coutume de se rendre pour ses affaires.

Quand l'espion sonna à la grille un domestique apparut aussitôt et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je désire parler à Monsieur Groot, répondit l'aventurier.

— Bien, Monsieur... Veuillez me suivre...

Dubois entra dans le jardin, mais s'apercevant de ce que le domestique ne le conduisait point vers la maison, mais vers le fond du petit parc, il lui demanda :

— Où me menez-vous donc ?

— Monsieur Groot est dans les serres, en train de s'occuper de ses plantes exotiques, répondit le valet.

Quelques minutes plus tard, Dubois fut introduit dans une vaste serre où il vit un vieux monsieur en manches de chemises qui était fort occupé à émonder un massif de chrysanthèmes japonais.